

LES MOBILISES DU « NOUVELLISTE »

CE QU'ILS FONT, CE QU'ILS PENSENT, CE QUI PEUT LES INTERESSER

ADRESSER LA CORRESPONDANCE A MM. DUPONT ou GUY, AU « NOUVELLISTE », LYON

*
 * *
 Gloire
 à nos
 Morts



*
 * *
 Honneur
 à nos
 Poilus



L'Adjudant Pierre TARRAQUOIS, Prisonnier en Allemagne

MORTS POUR LA PATRIE

Adrien RAMBAUD
L. COUSTAURY — G. NOYRET
J. MICHON — M. VITTON — C. DUCOIN
Joannès SAVINEL

BLESSÉS

Em. RAMBAUD — Félix RAMBAUD
L. BERROD — F. BOUCHEZ — CHARREAUX
E. DELAFOUILHOUZE — L. GRANDJEAN
JABOULET — LABALME — ODET
DEBUIS — Pierre BARDIN — MARCON
J. BERNARD — J. SAVINEL — J. FOURNET
A. CORNIER — L. BOLLACHE

PRISONNIERS

Antoine SIMON — Antoine MARGUIN
Pierre TARRAQUOIS

DÉCORÉS

Médaille Militaire : Raoul ODET
Croix de Guerre : P. BARDIN — J. SAVINEL
COLLONGE — E. RAMBAUD — MARGUIN
TARRAQUOIS. — ODET. — BERROD.
F. RAMBAUD. — J. CHERBUT.

ÉPHÉMÉRIDES

Nous entrons avec ce numéro dans la troisième année de cette guerre dont le mois d'août voit l'anniversaire. Vingt-quatre mois ! Qui eût pensé et prédit que les hostilités auraient une pareille durée ? On avait bien comme exemples les deux années de la guerre russo-japonaise, les trente-quatre mois de la guerre des Balkans; mais les exemples n'ont jamais servi, encore moins les comparaisons entre les batailles du passé et celles d'aujourd'hui.

En 1870, à Saint-Privat, durant toute la journée on tira 35.000 obus; à Verdun, en 7 heures, le premier jour du bombardement, 80.000 obus tombèrent sur un seul secteur large de 500 mètres.

Les prophètes qui nous prédirent en 1913 que la guerre future ne devait durer que trois ou quatre mois, et qu'après ce délai, on se verrait forcé, de part et d'autre, de réclamer la paix faute d'hommes, de canons et de munitions, ces prophètes n'avaient pas compté avec l'endurance des troupes et les progrès de l'industrie.

Les mêmes incorrigibles théoriciens, après l'offensive austro-allemande en Gall-

BARDIN Pierre, SARAUDY, MASSA et CHANAL ont bénéficié des nos primes de juillet.

CIVILS DU JOURNAL

— qui êtes à l'abri —
qui passez à la caisse

CIVILS DU DEHORS

— que notre « Caneton »
peut parfois intéresser

— — — — —
QUE VOTRE GÉNÉROSITÉ
NE SE RALENTISSE PAS
— — — — —

cie et en Pologne, nous représentaient les Russes comme incapables de reprendre le dessus. Ça n'a pas été long cependant, et à cette heure les revoilà maîtres de la Bukovine, aux portes de Lemberg et leurs cosaques envahissent la Hongrie, pendant que leur armée du Caucase s'empare de toute l'Arménie, anéantissant les contingents turcs en déroute.

Tout ceci pour dire qu'il serait malaisé de prévoir la brève ou longue durée de cette guerre à nulle autre pareille. Elle peut se prolonger comme aussi, par un de ces coups inattendus, comme nous savons les donner, sa fin peut être prochaine.

En tous cas nos troupes y travaillent ardemment dans la Somme où, avec les Anglais, elles ont fait plus de besogne en vingt-huit jours que les Allemands en six mois d'attaques devant Verdun. Encore quelques coups de béliers semblables donnés sur tout le front et la croûte sera brisée. Derrière elle ce sera l'affaire de « Rosalie ».

Donc patience et confiance. Ça ne peut pas durer indéfiniment n'est-ce pas ? L'avenir est à celui qui sera le plus entêté, et cette guerre nous a appris à l'être.

NOS GLORIEUX BLESSES

En dernière heure, dans notre précédent numéro, nous avons annoncé sommairement que notre ami **Bollache** avait été blessé.

Voici les détails que nous avons pu nous procurer depuis :

Le 21 juin, Bollache était installé avec sa section de mitrailleuses dans la direction du fort de Vaux, au bois de Vaux-Chapitre. Le bombardement était formidable, les obus pleuvaient de toutes parts. Un de ceux-ci explosant dans le trou où notre ami était dissimulé, le blessa sur différentes parties du corps, entre autres à l'arcade sourcilière, à la main et à la cuisse droites. Cette dernière blessure est la plus sérieuse.

Avec l'aide d'un camarade de combat resté valide au milieu des victimes de l'engin meurtrier, Bollache se rendit au poste de secours où après un pansement sommaire, le major jugea bon de le faire évacuer.

Quelques jours plus tard, il avait le plaisir de se voir diriger sur l'hôpital Ozanam, rue Créqui, à Lyon, où il est actuellement en traitement.

L'éclat d'obus qui lui avait pénétré de six centimètres dans la cuisse a été extrait dans le courant du mois. L'opération pratiquée par le docteur Raffin a parfaitement réussi.

Bollache se voit contraint de garder le lit, et quoique cela ne lui sourit guère, il lui faudra conserver la position étendue encore quelque temps.

Espérons avec lui que la guérison ne se fera pas trop attendre, mais souhaitons surtout qu'elle soit complète.

MORTS POUR



LA PATRIE

Déjà bien éprouvé, le personnel du journal vient encore de payer un double tribut à la guerre.

Joannès **Savinel** et Bernardin **Méchin** sont tombés au champ d'honneur.

Le bataillon du sous-lieutenant Savinel se trouvait devant l'ouvrage de Thiaumont du 22 au 30 juin, alors que le bombardement était d'une violence inouïe et que six divisions allemandes attaquaient nos troupes avec emploi de gaz asphyxiants.

C'est au milieu de cet enfer que Savinel continuait à assurer avec le même calme, le même sang froid, son service d'officier et, qu'atteint par un obus, il tombait pour ne plus se relever.

Sa mort fut aussi humble et aussi belle que sa vie. Sans préoccupation, il s'est avancé au-dessus de l'espèce de tranchée où il se trouvait pour mieux voir, et c'est là que l'heure de Dieu sonna pour lui. A peine a-t-on pu l'identifier. C'était bien lui pourtant. Des objets étaient intacts dans une de ses cuisses complètement détachées.

Savinel, employé depuis plusieurs années dans les bureaux de l'administration, avait su se faire aimer et estimer de tous ses collaborateurs, lorsque le service militaire le prit en 1912. Sur le point d'être libéré, la guerre éclata et le trouva sergent au 97^e, à Chambéry.

Bientôt il partit sur le front et fut peu après nommé sergent-major.

Il prit une part active aux combats qui eurent lieu dans les Vosges, en juillet-août 1915 et à la suite desquels il reçut la croix de guerre avec une élogieuse citation.

Le 6 octobre de la même année, dans le fameux combat de Tahure, au moment où, à la tête de sa section, il allait aborder la tranchée ennemie, une balle allemande venait le frapper au cou.

A peine rétabli, Savinel reprenait sa place sur le front et, le 1^{er} mai dernier, il était nommé sous-lieutenant.

Ses poils lui étaient particulièrement dévoués et avaient pour lui une véritable affection. Un de ceux-ci, en annonçant la fin glorieuse de son chef, écrit : « C'est une grande perte pour le bataillon où il était très estimé. Il était sérieux et aimé de ses hommes. C'était un courageux et un vaillant. Il était l'homme de tout devoir, modeste et tenace... »

*
*
*

Nous avons appris également avec une vive peine, la mort de M. Bernardin Méchin, caporal d'infanterie, tombé le 12 mai, au champ d'honneur, à l'âge de 20 ans.

Lorsque la guerre éclata, M. Méchin venait d'achever sa première année de

droit à la Faculté catholique, où il s'était fait remarquer par la droiture de son jugement et par sa conscience au travail. A ce moment, des vides nombreux se produisirent dans le personnel du « Nouvelliste » et M. Méchin, qui s'était offert de lui-même, devint un des collaborateurs de l'administration (service des dépositaires), en attendant l'heure de son départ pour l'armée.

* *

En saluant en ces deux braves les vaillants Français qui firent avec tant d'abnégation le sacrifice de leur vie, nous prions leurs familles d'agréer nos sincères et respectueuses condoléances.

NOS AMIS EN CAPTIVITÉ

Un de nos camarades lino vient encore de tomber entre les mains des Allemands.

Pierre Tarraquois, dont on était sans nouvelles depuis le milieu de juin, peut être considéré comme prisonnier, quoique aucune nouvelle officielle ne soit encore parvenue à sa famille.

Le 23 juin, dans la journée, sa compagnie étant à son poste de combat, dans le bois de Vaux-Chapitre, eut à subir de violents bombardements et plusieurs attaques. Dans la journée ces attaques furent repoussées, mais le soir, la droite ayant fléchi, l'ennemi prit la compagnie par derrière et tous (à l'exception de 8, parmi lesquels Tarraquois ne se trouve pas) furent fait prisonniers.

Notre ami avait été nommé adjudant le 21 juin, à sa montée aux tranchées.

Les lettres que nous avons reçues de plu-

sieurs soldats de sa compagnie, nous montrent à quel point Pierre était aimé de ses hommes « pour lesquels il était plus un ami qu'un chef », nous déclare l'un d'eux.

Nous faisons des vœux pour que son exil soit court et aussi doux que possible en ayant la certitude que son caractère fort et calme lui fera supporter aussi courageusement sa captivité que les épreuves qu'il eut déjà à traverser.

* *

Dans une lettre qui a mis 38 jours pour arriver, Simon informe ses amis qu'il est toujours en bonne santé, il leur demande de lui écrire en les assurant de son bon souvenir.

Marguin se trouve mieux à Heuberg qu'à Mannheim. Il écrit en date du 16 juin :

« Nous faisons toujours popote à deux et mon ami sait très bien faire la cuisine, à la mode de Marseille, aussi je mange épice, je mange même de la soupe de poisson et bientôt de la bouillabaisse.

« Ici il fait froid, il pleut et il y a beaucoup de boue, mais l'air est très sain. Je me porte à merveille. Je vois assez souvent Simon. Nous avons célébré la fête de Jeanne d'Arc. Lundi nous avions un joli concert. »

LES DONS AU « PETIT CANARD »

C'est en mars dernier que nous avons décidé de faire bénéficier nos combattants de primes mensuelles consistant en mandats de cinq francs. L'argent nécessaire à ces envois est puisé, comme on le sait, dans une caisse spéciale alimentée par les dons que nos amis civils veulent bien nous remettre en échange du « Petit Canard ».

Lorsque nous fîmes appel à ceux qui sont restés à leur labeur quotidien, nous ne doutions pas de leur générosité. Elle nous a permis d'envoyer d'abord deux « pièces » de cent sous, puis trois et enfin quatre, avec le ferme espoir de pouvoir porter ce chiffre à cinq ce présent mois.

A part les dons que nous avons déjà eu l'occasion de signaler et l'inlassable bienveillance de la rédaction et des directions du journal et de l'imprimerie, nos généreux autant que discrets donateurs voudront bien nous permettre de mentionner aujourd'hui :

Que le mois dernier, le jeune mécano Eug. Perroud, ayant remplacé l'ami Totor, afin de permettre à ce dernier de faire admirer ses formes disparues par MM. les majors, nous a versé le montant de ce remplacement, soit 9 fr. 20.

Que M. Peyrot, père de notre camarade lino Emmanuel, nous a remis un billet de cinq francs.

Que Mme Guichard ne manque jamais d'échanger chaque numéro du P. C. contre plusieurs petits billets bleus.

Que nos amis mobilisés dans les usines pensent à leurs anciens compagnons d'armes et que nous avons reçu de Warnier plusieurs envois ; de Chassagne, 3 fr. ; de Coudeyre, etc.

Que Guillermain, de l'Imprimerie Nouvelle, qui est parfois des nôtres aux lino, a laissé par deux fois, 3 francs pour nos amis.

Que les dames employées au service des bandes expliquent leur générosité mensuelle par le « plaisir qu'elles éprouvent à donner pour les poilus »

Nous arrêtons là cette liste qui pourrait se continuer encore longuement.

*
**

Nous avons reçu de J. Bernard (lino), un joli petit tapis en cordonnet soie, et de Faye, une bague de tranchée. Ces deux objets sont destinés à notre prochaine tombola et joints au cadre déjà mentionné

A tous, merci

NEGROLOGIE

Le service des départs a été vivement affecté le mois dernier par la perte d'un de ses bons employés, M. Philippe Penet, familièrement appelé « le père Penet », qui remplissait avec zèle et activité les modestes fonctions de chargeur depuis quinze mois.

Ancien combattant de 70, M. Penet avait fait partie du corps des sapeurs-pompiers de la ville de Lyon, pendant de longues années et avait à son actif 3 sauvetages.

C'était un employé ponctuel, toujours disposé à rendre service et qui rapidement acquit la sympathie générale. Fervent catholique pratiquant, il s'est éteint sans souffrances le 10 juin, après avoir reçu les derniers sacrements en pleine connaissance.

Une messe de Requiem a été célébrée en l'église de la Rédemption le 3 juillet pour le repos de son âme. MM. Némoz et Bachelu y représentaient les différents services du journal.

Nous adressons à Mme Penet, sa veuve, nos bien sincères condoléances.

*
**

Encore un deuil dans le même service. Notre camarade Vila a perdu son père, le 1^{er} juillet.

M. Vila avait été longtemps employé au « Salut Public », puis au « Nouvelliste ». Ce fut un excellent travailleur. Nous adressons toutes nos condoléances à M. et Mme Vila.

NOUVELLES DE NOS POILUS

Deux morts, un blessé et un prisonnier, tel est, comme on l'a vu d'autre part, le bilan de nos pertes au cours de l'offensive que les alliés viennent de prendre avec succès.

La majeure partie de nos combattants sont maintenant dans la terrible mêlée de la Somme et de Verdun, d'où ils nous font parvenir un écho plein de satisfaction pour les événements présents et de promesses dans ceux à venir.

Le jeune Peyrot et le G. V. C. Auray ont été dirigés sur la zone des armées.

Ducrot et Faye, malades, ont été évacués.

L'adjudant-chef de dragons Corne qui combattait avec les troupes à pied a repris sa place dans la cavalerie.

Le bleu et Jean Bernard, caserné à St-Jean-Maurienne, est maintenant apprenti fanfariste.

Ont changé de secteur : Sapin, Cornier

En Orient, Delafouilhousse a quitté le camp de Zeitenlik pour les bords du lac D... et apprécie comme il convient, dans ce pays où les chaleurs sont très fortes, les sources d'eaux minérales qui sont dans ces parages. Par contre Martinand qui est sur la frontière bulgare souffre cruellement de la température élevée.

EXTRAITS DE LETTRES

DELAFOUILHOUSE.

Le 16 juin.

Le 19 mai nous avons quitté le camp de Z... Nous fonctionnons sur le front, comme ambulance d'évacuation. Jusqu'à main-

tenant nous n'avons pas eu d'autres maladies que les fièvres et les dysenteries, la chaleur est très forte en ce moment, heureusement que nous sommes cantonnés à proximité de sources d'eaux minérales qui nous sont d'une grande utilité.

—x—

FREY.

18 juin.

Je viens de recevoir votre lettre du 6 juin, par laquelle j'ai appris que j'étais du groupe des heureux gagnants de votre tombola. Je vous accuse réception du mandat et je vous charge de présenter mes remerciements à tous les amis.

Nous sommes depuis deux jours en arrière des lignes. Le repos n'est pas volé car depuis que nous avons quitté le camp retranché, voilà presque quatre mois, nous n'avons pas eu un seul instant de repos. Nous voyageons sur tout le front restant 3 jours d'un côté, 8 jours de l'autre; comme nous avons ici 55 degrés de chaleur, ces déplacements ne nous étaient pas toujours très agréables, bien que nous en faisons beaucoup la nuit.

—x—

CHANAL.

Le 18 juin.

De Belgique, nous sommes allés rendre visite à notre ancien cantonnement de repos dans le Nord — à Capelle — qui, entre parenthèses, avait reçu la carte de visite des « taubes », juste la veille de notre arrivée. Heureusement les bombes ne portèrent pas, des champs étaient là pour les recevoir, il n'y eut donc point de dégâts.



Au bout de quelques jours, vint l'ordre de partir. Où allions-nous ? Personne n'aurait pu le dire. Ce fut dans l'Oise, au camp de Crève-Cœur, que nous allâmes terminer la période de repos (!) C'est là également que je reçu le plus en plus spirituel P. C., lequel me semble cette fois plus gai et plus amusant. Sans doute les nouvelles qu'il apportait de nos « villes » étaient meilleures.

Malheureusement, malgré toutes ces nouvelles réconfortantes, il y avait la page noire, la page de deuil. Trois membres du « Nouvelliste » sont inscrits au nécrologe de la maison :

... Deux jours de marche et nous arrivons dans un petit village de la Somme, à 5 ou 6 kilomètres des lignes. Etonnement général : Pas une habitation n'a été endommagée par les obus. La tranquillité est telle dans ce patelin qu'il y a concert le jeudi et le dimanche sur la place. On entend bien le canon tout de même, mais à notre gauche du côté anglais et il faut le fracas de l'artillerie pour rappeler aux troupes qui ont la chance de cantonner dans ce secteur, qu'elles sont sur le front.

NOS TROIS COULEURS

Un Boche prisonnier demande à un Français quelle est, dans son drapeau, la couleur qu'il aime le mieux.

- Le Français lui répond :
- J'aime mieux le rouge.
 - Et pourquoi ?
 - Parce qu'on dit toujours : le « Bleu de Prusse », le « Blanc d'Espagne », et j'aime mieux le rouge, car le « Rouge est de Lille ».

CHANAL.

Le 9 juillet.

J'ai eu aujourd'hui l'agréable surprise de recevoir ton aimable lettre à laquelle était joint un mandat de cinq francs. Je suis extrêmement touché de cette nouvelle preuve de sympathie et fraternelle sollicitude et je te prie d'accepter, ainsi que tous les camarades mes plus sincères remerciements. J'aurais grand plaisir en vidant un litre de ce vieux « pinard » — il devient d'une modestie extravagante qui oblige à faire des kilomètres pour en découvrir — à porter la santé de tous et à souhaiter le succès complet et rapide de nos armes, qui ont déjà un si beau début.

CHAUMET.

22-6.

Tu t'étonnes certainement de mon long silence et du retard mis à te répondre pour l'envoi du P. C. et de la petite surprise contenue dans ta lettre. La faute en est au service de la poste qui a mis près de trois semaines pour nous découvrir dans notre villégiature d'été, de sorte que ton courrier ne m'est parvenu qu'avant-hier. Merci pour la surprise, mais pour le P. C., tu « chères » un peu, je trouve. C'est entendu, ma prochaine visite, si elle a lieu ! se fera dans un costume « camouflé », recouvert de noble boue et non moins noble poussière. D'après ce que je te dis, tu dois te douter que j'ai changé de secteur. Nous « sommes » avec nos alliés, yes — non loin d'une ville qui porte le nom d'un roi aimé.

Je ne peux te donner des détails, mais qu'il te suffise de savoir que je ne voudrais pas être à la place de ceux qui sont de « l'autre côté ». J'ai fait la Champagne et pas mal d'autres coins dont on a parlé.

mais je crois que cette fois le record sera battu. Ce n'est pas une rangée de pièces qui se touchent, ce sont 6 rangées qui s'échelonnent, et les gros « pépères » dominent. J'ai idée que nous ne dormirons guère ! Les Boches sont peut-être de bons « encaisseurs », mais ils ne pourront pas « étaler la moitié de cette secousse ». Je ne veux pas faire de pronostics, on se trompe trop souvent, mais je m'étonnerais fort si nous ne fumions le calumet de la paix (sur le zinc du père Guichard) avant le commencement de l'hiver.

■ Félix a failli dernièrement nous obliger à faire figurer son nom sur la liste déjà trop longue de nos braves tombés au champ d'honneur.

Une marmite est venue exploser au milieu d'un groupe de poilus dont il faisait partie. Plusieurs ne se relevèrent pas. Quant à lui, il en sortit miraculeusement sain et sauf après avoir « été soufflé comme une vulgaire chandelle », dit-il.

CORNIER.

23 juin

Je reçois à l'instant votre aimable lettre du 6 juin, accompagnée de votre mandat de 5 francs qui m'a causé un très grand plaisir.

CHOUZIER.

Verdun, le 23 juin.

Je ne dirai rien de ce qui se passe ici. d'abord c'est défendu, contentez-vous de savoir que c'est affreux comme zigouillage mutuel, on n'a pas idée si on ne l'a pas vu. Ce que j'avais vu jusqu'ici était bien pâle et bien minime. Espérons que ce seront les derniers soubresauts du triste animal appelé le Boche, c'est mon espoir.

V..., le 6 juillet.

Je suis toujours dans la fameuse citadelle ou plutôt à côté. Ce n'est pas très folâtre,

mais on espère que les Boches vont « desserrer » et f... leur camp. Ça serait pas trop tôt, espérons que ça réussira.

Présentez mes amitiés à tous les amis

DUCRET.

Le 28-6.

Je vous accuse réception du P. C. qui est venu me trouver ces jours dans le château où je suis en traitement pour une dyspepsie hyperchlordyrique. Pas gravement malade, mais assez sérieusement. Je croyais pouvoir aller en permission courant de mai. Voilà mon silence, mais le traitement est plus long que je croyais. Je suis obligé de me soumettre devant la rigueur des choses.

SAPIN.

27 juin.

En excellente santé mais avec la pluie depuis deux jours après une haleur épouvantable. Toujours sans grande occupation, je suis à attendre la fin qui ne vient pas malgré tout ce que l'on peut dire et faire. Ça commence à devenir la « barbe » et je redoute l'hiver qui va venir.

DEFINITIONS

SERRURIER. -- Homme de pènes.

LIBRAIRE. -- Boîte à ouvrages

REMEDE (de charlatan). -- Baume à tout faire.

ENTERREMENT CIVIL. -- Service athée.

FFIE POPULAIRE. -- Transports en commun.

DISTILLATEUR. -- Travailleur de l'amer.

EGCISME. -- Passion du « je ».

JEUNE RECROUTE ALLEMANDE. -- Bleu de Prusse.

CUISINIER. -- Roi de graisse.

POU. -- Garde du corps.

SAPIN.

Le 4 juillet.

Il y a deux ou trois jours, j'écrivais de changer mon numéro de secteur et de mettre, secteur 58. Ça n'a pas duré longtemps, et de nouveau je change encore. Je suis maintenant au secteur 99.

—x—

PIAUD.

26 juin.

Je viens de quitter le Soissonnais et après plusieurs jours de pérégrinations en auto, en chemin de fer et du footing à outrance, je viens d'arriver sur les bords de la Meuse. Ici je suis aux premières loges. Mon unité est bivouaquée entre la cote 304 et le Mort-Homme. L'emplacement me dispense de te donner de plus amples détails car tu sais ce qui s'y passe. D'ailleurs avec les lignes devant et les tirs de barrage derrière on est complètement isolé du monde. Malgré les pluies persistantes, la santé est excellente. C'est à croire que nous sommes cuirassés contre la maladie.

—x—

SHERBUT.1^{er} juillet.

Vous ne devineriez jamais où je reçois le caneton ? A quelques kilomètres — pas trop — de l'endroit où nous avons eu nos deux prisonniers du journal. C'est splendide, l'activité superbe de toute une armée. Il fait chaud, et la poussière a remplacé la boue. Je crois que je préfère la boue.

Le 18 juillet.

Encore un vide parmi nos mobilisés ! J'ai appris la nouvelle avec peine, car je sais plus qu'un autre tout ce que la pauvre maman de ce brave Savinel a dépensé d'efforts, de sacrifices et de fatigues pour l'élever et en faire le gentil garçon que nous connaissons ! Quelle terrible faucheuse que la guer-

re, ...surtout à Verdun ! Le camarade est tombé en héros, et son sacrifice ne sera pas inutile.

Ma chère compagnie se réduit à ...12 hommes pour le moment. Elle a servi à combler — en partie — les pertes subies par les 3 autres compagnies du bataillon, tués, blessés, asphyxiés, prisonniers ou disparus... la liste est longue. Aussi la division — qui n'a pas perdu un pouce de terrain, malgré de furieuses attaques — a été relevée.

Je suis au dépôt divisionnaire (Oh ! tout à côté, on tenait à nous avoir, même là-bas, sous la main, ...et sous le canon) et je fais fonction de chef de bataillon pour les 3 compagnies du régiment, qui sont à ce dépôt divisionnaire. Nous allons, je pense, recevoir des « bleus » ou des « noirs » !! Il y a bon.

**FAUT DONNER LE MOT**

Tout dernièrement, un poilu étant de faction la nuit, voit arriver un de ses compagnons et lui demande le mot.

— Ben quoi.. Tu r'connais pas ton poteau ?

— Ici, mon vieux, y a pas d'poteau... Faut avoir le mot où on pass' pas !...

— Mais tu sais bien qu' j'suis pas un Boche... V'là assez longtemps qu'on s' bat ensemble contre eux !...

— Tout ça c'est possible... Mais j' connais qu' ma consigne... Tant qu' tu diras pas « Châteauroux », tu passeras pas !...

« Châteauroux ! » répartit l'autre sur le champ, laissant le factionnaire content de lui à la pensée du devoir accompli.



GERY.

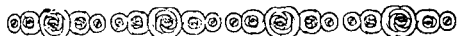
Le 4 juillet.

Je suis toujours en excellente santé et rien de fâcheux ne m'est arrivé. Dame ! bien sûr, les Boches nous en font voir, mais on leur répond, et comment ! Notre batterie de territoriaux a été félicitée. Preuve évidente qu'on se tient bien en face des sales vermines que nous combattons. Et, comme l'a dit Jean Poilu : « On les aura ! » Nous sommes tous joyeux de l'offensive qui s'annonce par de si beaux résultats. La perspective de la fin décuple notre ardeur au tir. On en met, je vous prie de le croire.

CHARREAUX.

Le 5 juillet.

Viens de recevoir le P. C., merci, quand à mézigue, suis toujours en bonne santé, et toujours à V. . au repos. L'autre jour, j'ai cherché partout ce s.... Bérutti, au 4^e zouaves, impossible de mettre la main dessus.



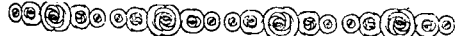
LE VIN OU L'EAU ?

Dans un bois, l'aumônier dit la messe. Un brave poilu la sert du mieux qu'il peut. Arrivé au moment où il doit verser dans le calice le contenu d'une des deux burettes qu'il tient dans les mains, il se sent l'âme troublée. Laquelle doit-il vider la première ? Il hésite un instant, puis se penchant vers le prêtre, il interroge tout ému :

— La flotte ou le pinard, monsieur l'aumônier ?
Deux permissionnaires contemplent deux embusqués trop resplendissants et dont la tunique est trop bien ajustée.

— Ils n'ont toute de même pas l'allure militaire, dit le premier.

— Oh ! dit l'autre, que veux-tu, ce sont des êtres si vils.

**FAYE.**

Vittel, 7 juillet.

Je vous accuse réception du P. C., que je viens de recevoir et qui m'a fait plaisir. Mais je pourrais croire que l'idée que vous aviez, d'après mon écriture, que je devrais être réformé se réalise. En effet, étant tombé malade, je suis en traitement dans une coquette petite ville d'eaux des Vosges, où je ne suis pas mal. Vous verrez quand j'aurais le bonheur d'aller vous voir en «perme», que je ne suis quand même pas aussi pâle que la mine de mon précédent crayon.

CORNIER.

Aux armées, 8 juillet.

J'ai été très surpris de voir mon nom parmi les bénéficiaires de la tombola du briquet, je n'ai pas encore reçu le mandat, mais je vous remercie de tout cœur et vous en accuserais réception sitôt reçu.

Nous sommes toujours dans le secteur de Verdun. Comme bombardement ça ne change pas, nous revenons de faire 12 jours devant Moulainville et nous sommes au repos pour 10 jours en arrière de Moulainville. Seulement le repos que nous avons est plutôt éreintant, la journée nous dormons, et la nuit, on s'appuie 15 kilomètres pour aller au travail, à la Batterie de Damloup. Si encore il faisait beau temps, tout irait bien, mais toujours la pluie. Les boyaux sont pleins d'eau et de boue, voyez plutôt bain de pieds et douche, à part ça le moral est presque excellent. Nous reprenons les tranchées le 12 juillet, comme feu d'artifice pour le 14 juillet, on va être servi à souhait, seulement ça fera plus de potin que sur le pont de l'Université.

On les aura ! Oui, mais on les veut pour cette année. On les marchande plus, mais on les prend.

INFORMATIONS DIVERSES

Genève. — A la suite d'un échange d'observations amicales, toutes les latrines à la turque en service sur le front allemand vont être envoyées en Turquie.

Berne. — Les Boches qui pataugent de plus en plus dans la mousse, songeraient, paraît-il, à s'emparer du « bas de l'Aisne ».

Amsterdam. — Le peuple de Berlin a violemment manifesté contre la hausse et la rareté de la farine. Les policiers ont chargé et ont donné des pains à tout le monde. Le peuple s'est alors déclaré satisfait.

Berlin. — Samedi, à Paris, une bande de soldats anglais qui n'avaient pas mangé depuis huit jours, se sont précipités sur une théorie d'hommes-sandwiches et les ont dévorés.

BOUCHEZ.

Le 7 juillet.

Pour le moment je suis au repos ; je me rattrape un peu, car il paraît que je vais « en être de nouveau », peut-être aujourd'hui, peut-être demain, mais je suis sûr que ça ne saurait tarder, les outils nettoyeurs sont déjà distribués, on se croirait à la Noël.

CORNE dit FAVIER.

Le 8 juillet.

Vers la fin du mois de juin, soit par voie de fer, soit par voie de terre, je me suis pas mal éloigné de mon « manoir » où pendant huit mois je me suis fait des cheveux.

Nous sommes de nouveau cavaliers, mais pas à moitié, absolument cavaliers, c'est pas trop tôt, et tu imagines notre joie.

Donc fini, les boulevards à lapins, non que

d'aller aux tranchées nous déplaît, mais dans ces trous l'horizon est trop restreint, nous sommes habitués à plus d'espace.

Depuis quelques jours nous sommes à proximité de l'endroit, où en ce moment, se porte le regard de tous, nous ne sommes pas encore engagés, mais ça ne va pas tarder, nous l'espérons tous, et le désirons ardemment.

Pour le moment, en attendant notre heure nous nous entraînons ferme, nous nous remettons en selle, mais rassure-toi, nous n'avons pas perdu, au contraire.

Nous avons été passés en revue ce matin, par celui qui sera le « Murat » de 1916, c'est un type, avec lui, plus que jamais je dis, ou plutôt tous ici nous disons : « On les aura ! ».

SARAUDY.

Le 9 juillet.

Je vous accuse réception du mandat de cinq francs qui m'est parvenu aujourd'hui. Je vous adresse ainsi qu'aux généreux donateurs mes plus sincères remerciements. Je joints un franc en timbres poste pour le P. C. autrement dire pour le régénérateur du Poilu.

■ Nous remercions l'ami Saraudy de sa bonne intention, en le priant de ne pas récidiver : Si nous envoyons quelques « thunes » aux poilus c'est pour qu'ils en profitent entièrement. Et voilà, poilu sans barbe ni cheveux !

GRETU.

Pays des Marmites, 9 juillet.

J'ai reçu il y a quelques jours le P. C., qui est venu me trouver dans une région où ça bande. En effet, depuis le 22 juin, nous sommes aux tranchées dans la fameuse région de Verdun et vous pouvez croire que cela ne vaut pas notre ancien secteur qui

était si tranquille, car ici comme marmitage on s'appuie quelque chose. Malgré tout cela, je suis en très bonne santé.

FIALON.

Le 9 juillet.

Je suis arrivé ici, il y a 10 jours, où nous avons beaucoup de travail. Dès le lendemain matin à 5 heures, nous sommes allés prendre les tranchées de première ligne, pour remplacer des jeunes qui sont partis pour la Somme.

Notre secteur est assez tranquille. Les Boches qui sont en face de nous sont de notre âge, et sont aussi de vieux briscards.

Ma santé n'est pas florissante, au contraire. Ce temps de pluies continuelles n'est pas favorable à ma bronchite et à mon âge.

VALLIN.

Le 9 juillet.

Avant-hier en recevant ton P. C. les camarades autour de moi j'étais à l'envi, qui un coup d'œil, qui une parole aimable à l'adresse de ton journal et tous étaient d'accord pour envier le luxe de prévenances et de bon souvenir qu'avaient pour nous les amis laissés à l'arrière et l'article de tête « La leçon du Poilu » obtint auprès d'eux un franc succès.

Je continue ici ma vie de... trapeur-terrasier, creusant un trou ici, huit jours après un autre ailleurs et entre temps on se passe aussi de bonnes distributions avec nos voisins de Boches qui me paraissent s'être calmés un peu, mais pas nous, car, sait-on jamais avec cette sale race ? Ne nous ont-ils pas habitués à toutes leurs trahiseries, témoin encore l'autre jour, leur attaque sans préparation d'artillerie, eux qui en font un si grand emploi ?

**INFORMATIONS DIVERSES**

Paris. — Les sortes de clous appelés punaises, si utiles dans les états-majors, faisant défaut sur le front, les corps et services de l'arrière réuniront toutes celles qu'ils pourraient trouver dans les lits des casernes et les expédieront au front après les avoir fait nickeler.

Berne. — Le « Berliner Tadbлагues » annonce que les Autrichiens sont bien décidés à s'emparer de Venise et que des troupes allemandes ne tarderont pas à reprendre Loos.

Les Austro-Boches peuvent se l'accrocher : ils n'aurent jamais Venise et Loos (Venizélos).

Paris. — Au lieu de peaux de moutons et de biques, on distribuera, sur le front, l'hiver prochain, des peaux de rats et, éventuellement, des pots de chambre.

**GRANDJEAN.**

Aux armées, 9 juillet.

Je viens vous remercier de l'envoi du P.C. qui me parvient si régulièrement en m'apportant avec lui un peu de cet esprit de Lyon et beaucoup de celui de cette merveilleuse maison où l'amitié sait se transformer en pièces de cent sous pour le plus grand bonheur de ses poilus. Maintenant je suis à peu près sûr de revenir parmi vous n'étant plus bon qu'à monter la garde, plus heureux que beaucoup d'entre nous qui sont morts ou prisonniers.

COUDEYRE.

Juillet 1916

Je vous envoie, ci-joint, un franc pour le P. C., et vous prie de vouloir bien recevoir mes sincères amitiés.

ROMANS.

Aux armées, 10 juillet.

J'ai reçu votre P. C. samedi 1^{er} juillet, le jour où nous montions aux tranchées, et comme c'est dans un nouveau secteur que nous nous trouvons, j'ai voulu attendre quelques jours pour vous donner des nouvelles. Oui ce coup nous avons quitté Verdun, et ce n'est pas dommage.

Pour le moment nous sommes aux Eparges, gentil petit secteur, à part ces mines qui nous font sauter, quand elles ne sont pas démolies, ce qui est bien rare, car le génie est toujours là, qui prête non pas l'œil mais l'oreille.

LABALME.

Le 10 juillet.

Depuis une quinzaine, j'ai déménagé une fois de plus, en appuyant sur la droite, et me voici, paraît-il, en réserve d'armée. Le filon est bon, pour le moment, mais ça ne peut durer, pourtant tous mes vœux et souhaits ne désirent que la tranquillité.

Me voici terrassier. Quels magnifiques coups de pioche et de pelle, j'ai réussi à obtenir ! On croirait vraiment que je lève du 6 effilé, tant je manie l'outil avec dextérité. De cinq heures du matin à cinq heures du soir, construction de fortins, abris, etc., en deuxième ligne. Les Boches peuvent prendre la première, mais en deuxième ils seront reçus avec tous les honneurs dus à leur rang. On fortifie et sans critique, il est grand temps.

J'ai constaté avec plaisir qu'aucune perte n'avait allongé la liste des morts. Verdun nous a épargnés, et nous épargnera probablement car les « Kamerad » ont affaire ailleurs.

Il fait un temps affreux, une pluie torrentielle ne cesse pas de tomber, les troupes

sont très fraîches et ne peuvent guère poser pour la parade. Quelle vie ! Et dire que les civils se plaignent ! Les poilus sont inquiets et se demandent s'ils pourront tenir. Institue-t-on une croix de guerre ou de... tout autre chose pour récompenser les plus courageux. Pour nous c'est la croix de bois.

BERNARD J. Saint-Jean-de-Maurienne.

J'espérais bien aller vous voir pour la Pentecôte, mais je n'ai eu que le plaisir de me mettre une ceinture. Jusqu'à maintenant vous n'avez pas fait mention de mon adresse d'Espéluche, cela a bien été préférable : nous n'y sommes restés qu'un mois.

St-Jean-de-Maurienne, le 21 juillet.

Votre P. C. m'est bien parvenu dans un patelin de la Haute-Savoie où j'avais été envoyé avec une équipe agricole.

En arrivant ici on a rien trouvé de mieux que de me mettre dans la fanfare, pour jouer du piston-bugle. Je ne connais pas cet instrument, mais cela n'a pas d'importance, pendant que je souffle dans ce truc, je ne me fatigue pas les jambes à faire l'exercice.

MOTS DE POILUS

Un G. V. C., la pipe à la bouche, réfléchit pendant sa faction.

— Nous les vieux, on ne tue peut-être pas de Boches, mais on se rattrape en tuant le temps !

Quand l'idée des gaz asphyxiants est-elle venue au kaiser ?

— Un soir, en ôtant ses bottes.

BARDIN Pierre . Juillet 1916

Vous avez bien raison d'accuser le frère à Louis de petit « poilleux » ! Depuis le 5 juin que j'ai quitté l'Alsace, je n'ai pas encore écrit au tringlot et s'il avait mon adresse, ça voudrait c.... cinq minutes.

C'est encore au merveilleux P. C. que je dois les nouvelles que j'ai eues des amis. Je suis heureux de voir que pour un mois de grande activité ça n'est pas trop mauvais pour les copains. Il faut dire que la liste s'allongeait rapidement passé un temps et qu'il est bien juste qu'elle s'arrête de grandir.

Après avoir tiré mon « poil » pendant 53 jours, je vais aller en f... un coup. J'espère que ce sera un bon coup, et que nous pourrons après cela répondre catégoriquement de la victoire finale.

C'est mon tour ; je suis prêt.

Tir pipes, 12 juillet.

Ayant reçu votre mandat hier seulement (la poste ne trouve plus le 11^e), je m'empresse d'accuser réception de ce beau fruit



MOTS DE POILUS

Un blessé écrit à ses parents :
« Ce qui me vexe, c'est d'être du service armé et qu'on m'a mis dans un hôpital auxiliaire. »

Le comble du malheur pour un poilu
-- S'endormir en pensant à l'épouse et passer la nuit avec les poux.



du P. C. et ne sais pas comment vous remercier.

Je suis pour l'instant dans un camp où les prisonniers boches font les corvées de quartier, donc rien à faire.

Dans une demi heure, je vais partir pour entrer dans la danse et cette nuit, j'aurais le plaisir de guetter Fritz. Je dis le plaisir, car depuis deux mois aujourd'hui, nous n'avons pas été en tranchée et l'exercice me dégoûte. Je cavale en vous remerciant de tout cœur pour cet envoi qui fait tant plaisir à un poilu. C'est si réconfortant de voir que les amis de l'arrière n'oublient pas leurs poilus.

—x—

MICHALLET. Aux armées, 10 juillet.

Je vous dirai qu'on a opéré un déménagement à la cloche de bois et que probablement on sera dirigé où un coup de fourchette sera utile. Pour le moment on est dans la Meurthe-et-Moselle un très chic patelin où on passe son temps à analyser et à faire l'autopsie des cannettes de bière.

Je pense bientôt aller vous serrer la main à tous. Maintenant à mon point de vue de stratège, c'est que la fessée tant désirée commence à venir. Les Tommies leur en mettent plein la vue.

—x—

MARTHOD. Le 17 juillet.

J'occupe toujours le même emploi dans le service comptabilité des éclopés et la besogne n'est pas mince, mais j'aurais tort de me plaindre de mon sort, comparativement à tous ceux des camarades faisant face à l'ennemi et tombant pour la France, comme je viens de l'apprendre de ce vaillant Joannès Savinel.

CONSEILS DU MAJOR

Il faut prendre garde, quand on est touché de porter la main à sa blessure. Les mains sont en général souillées de terre et servent de véhicule aux bacilles de toutes sortes

Se bien garder en cas de brûlure d'employer le procédé homœopathique très en faveur qui consiste à exposer la partie brûlée à une forte chaleur.

Le meilleur d'urgence pour calmer la cuisson et combattre la congestion de la peau est de plonger la partie brûlée pendant plusieurs heures dans l'eau froide. Si cette immersion est impossible, on peut la remplacer par l'application de compresses d'eau fraîche constamment renouvelées.

Pour éviter la rupture du tympan et la paralysie du nerf acoustique causées par l'effroyable tintamarre que les communiqués appellent de simples « duels d'artillerie », il suffit de tenir la bouche ouverte, ce qui diminue la pression exercée sur la membrane du tympan.

WARNIER.

Romans, le 12 juillet.

Permettez-moi de vous dire que vous êtes un tantinet indiscret. Je n'avais pas prévu que vous mentionneriez mon envoi. Cette fois mais à condition d'y passer sous silence.

L. BARDIN.

Pierre, 16 juillet.

Tu m'excuseras de ne pas t'avoir accusé réception de notre cher P. C., un peu plus tôt, mais j'attendais du nouveau et comme il n'y a rien, je me décide à écrire pour fé-

liciter tout le monde sur le rendement de la tombola, c'est un beau succès, et je vois une fois de plus, avec plaisir que les poilus ne sont pas oubliés. Je suis toujours en parfaite santé et le travail ne me fait toujours pas indigestion.

W Nous apprenons indirectement que l'auxi Bardin, « dégoûté » de rester inactif, a demandé à être envoyé sur le front comme brancardier ou dans un hôpital

BALMAS.

Le 18 juillet.

Tout va bien ici et nous sommes remplis d'espoir. Il faudrait que le beau temps nous vienne en aide.

W Balmas nous a fait la gracieuseté d'une fine photo représentant un convoi de boches faits prisonniers au Mort-Homme. Nous l'en remercions

FIALON.

Merci du P. C. que je viens de recevoir. Bien heureux de savoir que le mois s'est passé sans mort. Je suis en route depuis 8 jours. Où allons-nous ? Je ne le sais.

AURAY.

Pompierre, 20 juillet.

Ayant eu la veine d'avoir vu le jour en 69 et l'insigne honneur d'être, au début de la guerre, du service armé, je continue, sans aucun piston, à bénéficier de tous les « avantages » réservés à la vieille classe 1889 conservée jalousement sous les drapeaux !

Dès le 1^{er} décembre 1914, l'autorité militaire jugeant que je n'étais pas dans une « bonne voie » en restant civil, m'envoya sur les « voies » du P.-L.-M. ; depuis cette date, pour la remercier de s'être intéressé

à moi, j'ai gardé successivement la ligne de Marseille, dans le secteur situé derrière l'établissement des Frères de St-Jean-de-Dieu ; les gares de la Mouche et de Perrache. Puis, après avoir remplacé pendant quelque temps à la direction des G. V. C., caserne Bissuel, un caporal, sympathique curé d'une paroisse de Lyon, qui remplissait les fonctions de secrétaire-dactylographe, j'ai reçu, le 15 juin dernier, l'ordre de boucler mon sac et de partir pour une destination inconnue. Le train dans lequel j'avais pris place m'emporta vers l'est. Décidément, on avait dû être content de mes services, puisqu'on me donnait de l'avancement ! Arrivé dans la zone des armées, j'appris que j'étais « embauché » encore comme garde-voïe dans le Doubs, sur la ligne Besançon-Belfort.

Depuis le 17 du même mois, j'ai donc planté ma tente à Pompierre, pittoresque localité de 300 habitants, située sur les bords riants du Doubs et du canal du Rhône au Rhin, et je continue, armé de patience et d'un bon flingot, à surveiller, jour et nuit, les longs rubans d'acier sur lesquels roulent les nombreux convois de troupes, de munitions et de ravitaillement se dirigeant vers le front.

Inutile de vous donner des détails sur la vie que nous menons depuis trois semaines, sous une pluie qui tombe désespérément... Sous le titre « Qu'est-ce qu'un G. V. C. ? », vous les avez spirituellement fait connaître à vos lecteurs, dans le numéro de juillet. Qu'il me suffise de vous dire que je ne m'en fais plus depuis que Mme de Thèbes m'a annoncé que je serai définitivement libéré à 50 ans !

CONSEILS DU MAJOR

Ne donnez jamais à boire à un camarade qui est blessé à l'abdomen, sa vie peut dépendre de ce geste inconsidéré.

Lorsque pendant une marche un homme est atteint de coup de soleil, il faut :

1° Le soustraire immédiatement à l'action du soleil ; 2° Lui faire des lotions froides sur les parties atteintes pour diminuer la douleur et combattre la congestion ; 3° Recouvrir la région atteinte de vaseline boriquée, de graisse pure ou d'huile.

Dès qu'il fait chaud, protégez-vous la face et le cou avec un mouchoir ou un couvre-nuque pour éviter les insulations.

Pendant les grandes chaleurs, les poilus devront se procurer pour quelques sous de gomme arabique. Dès les premiers symptômes de dysenterie, ils s'empiront la bouche de cette gomme et patiemment la laisseront fondre.

QU'EST-CE QU'UN HOPITAL ?

DEMANDE. — Qu'est-ce qu'un hôpital ?

REPOSE. — C'est un paradis tiède et blanc que nos poilus voient et dont ils rêvent quand, dans la boue de la tranchée et sous la rafale, ils ferment leur yeux meurtris...

D. — Un paradis ?...

R. — Oui, un paradis, où il y a des chambres dans lesquelles ni l'eau ni les obus ne pénètrent, où il y a des lits pour ceux qui souffrent et pour ceux qui dorment, où il y a de douces femmes qui se penchent, en souriant, sur toutes les dou-

leurs, où il y a du repos, de la sécurité, de la paix...

D. — Vous affirmez que l'hôpital est un paradis et ce n'est cependant qu'un asile de douleur...

R. — On y souffre, en effet. De pauvres blessés y sont parfois à la torture. Mais il faut bien savoir qu'il y a deux douleurs : la douleur civile et la douleur militaire. La douleur civile est anarchique, débrâillée et vilaine. Elle ne se connaît point de maître... Elle est crispée et sans retenue.. Elle est lâche parfois.. Mais il y a la douleur militaire...

D. — Qu'est-ce que cette histoire ?..

R. — C'est de l'histoire de France. Je dis que le poilu qui souffre ne souffre pas comme un civil. Tous ceux qui soignent nos soldats le proclament. La douleur chez le poilu est disciplinée. Elle est héroïque et muette. Elle se tait devant M. le major, parce que, malgré tout, M. le major, c'est le supérieur... Et c'est à croire que le soldat n'a pas le même cœur, le même sang, les mêmes muscles que le pékin. Et c'est à croire aussi que le soldat de 2^e classe a toujours peur de s'attirer des histoires en ayant une douleur au-dessus de son grade... Puis, si l'on souffre à l'hôpital, c'est le paradis tout de même, parce qu'on y souffre dans un lit. Un civil ne peut pas se faire une idée de ce que c'est qu'un lit, pour un poilu qui est au front depuis des mois et des mois...

D. — Eh bien, c'est un lit, parbleu !..

R. — Non, monsieur. C'est une forteresse. C'est la plus forte et plus inviolable des places fortes. Le poilu qui pénètre soudain dans cette chose sainte qu'est un lit, se sent aussitôt affranchi de tous vains soucis, de toutes craintes, de tous tourments. Il sait que les obus, qui ne respectent rien, n'osent pourtant point tomber là où il y a un lit. Il sait que les balles ne sifflent pas au-dessus d'un lit... Il sait qu'il n'y a plus la guerre, dès qu'il y a un lit... Alors il s'enfonce dans les draps blancs, il s'étire, il sombre avec ivresse dans les profondeurs d'un matelas, il plonge dans un doux traversin... Et il n'entend plus, ne parle plus, ne souffre plus. Il respire. Il vit. Il songe « Je suis l'homme le plus puissant de la

terre. Je brave les armées boches. Je brave les torpilles, les marmites, les gaz asphyxiants, etc. Un million de Boches, cent mille kaisers ne pourraient rien contre moi. Je suis intangible et sacré. Je suis dans un lit !.. » Et il s'endort...

D. — Qui donc, à l'hôpital, soigne les blessés ?

R. — Qu'est le médecin traitant. Son titre dit bien qu'il est là pour le traitement des malades...

D. — Qu'est-ce qu'un médecin traitant ?

R. — C'est un docteur qui n'a que deux ou trois galons.

D. — Pourquoi n'a-t-il que deux ou trois galons ?

R. — Parce qu'il soigne les malades, parbleu !.. Le médecin n'obtient quatre ou cinq galons que lorsqu'il ne fait plus que signer des paperasses.

D. — Comment les poilus appellent-ils le médecin ?

R. — Le toubib, monsieur.

D. — Vous êtes stupide... Parlez-moi des infirmières...

R. — Bien, monsieur. Il y a deux catégories d'infirmières... Il y a les infirmières que l'on voit dans les journaux illustrés, en photographie, et il y a celles, plus humbles, que l'on ne voit que dans les hôpitaux, penchées, avec piété et tendresse, sur toutes les souffrances..

D. — Ce ne sont donc pas les mêmes ?

R. — Non, monsieur, pas toujours les mêmes.

D. — N'insistez pas... A quoi pensent les poilus à l'hôpital ?

R. — C'est très simple... Ils pensent à ce à quoi ils n'ont pas pensé dans la tranchée. Ils pensent comme ils rêvent... Et ce ne sont pas les articles de M. Bazin, ni ceux de M. Hanotaux qui les inquiètent... Mais ils songent à la douceur de la vie, à la grâce d'un joli sourire, à la lumière de deux yeux tendres, à la courbe d'une hanche... Ils songent... Ils rapprennent à penser à ces anges qui sont de si délicieux démons...

(Vie Parisienne.)

Maurice PRAX.

Pour faire suite

Nous publierons dans notre prochain numéro :

QU'EST-CE QUE LE SYSTÈME D ?

IMPRESSIONS et VISIONS de GUERRE

« L'Allemagne est une nation indigne de se dire civilisée », écrit un prisonnier

Nos amis liront avec intérêt et non sans quelque émotion la lettre suivante qui nous est aimablement communiquée.

Elle a été adressée à sa marraine de guerre par un brave poilu qui après avoir été interné dans plusieurs camps de prisonniers en Allemagne est aujourd'hui soigné en Suisse, où il peut plus librement traduire sa pensée et montrer quels traitements subissent les malheureux soldats tombés entre les mains de nos ennemis.

Engelberg, 12 mai 1916.

Me voici enfin remis des fatigues du voyage et je suis heureux de pouvoir aussitôt vous dire combien j'ai été heureux d'avoir en vous une marraine aussi dévouée me permettant avec l'envoi de vos nombreux paquets de tenir tête à la maladie résultant de l'insuffisance et de la mauvaise nourriture qui était distribuée aux prisonniers dans les camps allemands.

ICI je puis parler à cœur ouvert, je ne crains plus les boches et je puis sans être à hauteur de la vérité et tout gardant pour moi certains faits, dire que l'Allemagne a agi vis-à-vis de moi comme une nation indigne de se dire civilisée. Au moment des représailles, non contents de nous faire changer de camps à chaque instant, les Allemands nous ont fait subir des punitions pour un rien, entr'autres le poteau de torture auquel on nous attachait deux heures matin et soir, la face tournée au soleil. Pour ma part, ayant été surpris à fumer dans la baraque, j'ai été fagoté avec 20 mètres de grosses cordes autour d'un poteau et lié de la façon la plus cruelle, les os broyés et les mains ensanglantées. Les chiens nous servaient de gardiens. Nous étions-là au rang de la bête. Cela se passait aux camps de Celle, Meyenbourg et Soltau.

Ces temps derniers à Darmstadt, je n'ai pas eu à me plaindre de voles de fait de ce genre, mais plusieurs prisonniers qui refusèrent d'aller travailler dans les usines y furent envoyés de force. J'ai un ami qui est actuellement à Niederchelden, en Westphalie, où il est chaque jour frappé avec la dernière brutalité, car il refuse de faire du travail contre son pays.

Je vous écris cela, Mademoiselle, non pas pour me plaindre, je ne l'ai jamais fait, mais pour vous montrer combien votre œuvre est grande en aidant le malheureux prisonnier qui, exilé, est obligé de travailler contre son pays et son foyer.

Pour le Français, cela n'est rien en comparaison de ce qu'a à subir le pauvre Russe qui est traité là-bas en esclave.

Comme nourriture, je ne dirai rien car les Boches n'ont rien pour eux-même, aussi l'on mange sans trop de dégout, orge, maïs, betteraves, choux-navets, pois sauvages et aussi les pulpes de betteraves.

Je vais vous parler un peu du voyage. J'ai quitté Darmstadt le 5 mai et suis arrivé à Constance le soir. Là une grande désillusion pour tous : il fallait encore passer une visite médicale pour être envoyé en Suisse et j'ai vécu là une journée terrible d'angoisses. Enfin admis pour faiblesse générale, je quittais Constance le 9 au soir à 8 h. 30, heureux de me sentir délivré.

Je ne puis vous décrire l'ovation monstre qui nous était réservée en Suisse. A peine le poteau frontière franchi, les fleurs, le chocolat, le tabac, tombaient comme de la grêle dans les compartiments, et les cris de « Vive la France ! » sortaient de toutes les poitrines. Une foule immense tout le long du parcours et partout et toujours la même chose. Dieu, quel souvenir ! Que cela est beau et touchant ! Ce fut ainsi jusqu'à l'arrivée à Lucerne, le 10, vers 8 h. le matin. Là ce fut du délire. Quelle fête, quelle réception inoubliable !

A l'issue d'un repas servi à l'hôtel Monopole,

plusieurs discours furent prononcés, mais le plus beau ce fut la remise d'un drapeau français par une dame polonaise du Comité de Lucerne. La « Marseillaise » fut chantée et je sentis vibrer en moi le sang français, le sang du devoir et troublé par tant de belles choses, je pleurais tel un enfant. J'ai vécu là, la meilleure heure de ma vie et jamais ce souvenir touchant ne s'effacera de ma mémoire. La Suisse a mérité d'être glorifiée, son peuple est grand de cœur et je tiens que vous sachiez en France ce que l'on a fait pour nous.

La place me manque, je vous contrai prochainement la fin du voyage. Veuillez agréer, etc.

—◆—

L'Offensive dans la Somme — L'action de l'artillerie —

Si j'ai tardé à t'envoyer mon « Communiqué officiel », c'est que les services de la maison étaient surchargés.

Je ne t'apprendrai certainement rien que tu ne saches déjà sur la marche des opérations depuis le 1^{er} juillet. Nous « sommes » toujours dans cette région marécageuse ou le « mari court ».

Tu sais que le poilu a toujours tendance à affirmer que le présent combat éclipsé tous ceux auxquels il avait assisté jusqu'à ce jour ; le reste n'était que de la « roupie de singe ». Je ne crois cependant pas tomber dans cette erreur en t'affirmant que comme préparation d'artillerie, la chose se pose là !

La fête a duré plus longtemps que ne l'annonçait le programme, cela par suite du mauvais temps qui a fait reculer l'attaque d'infanterie de deux jours. Nous avons donc eu nos petits sept jours de bombardement, et quel bombardement ! sans arrêt, nuit et jour, c'est-à-dire plus du double de ce qui s'était passé en Champagne, avec aussi cette différence, que le 75 n'y était à peu près pour rien. Nous leur avons servi des morceaux de choix, depuis nos torpilles aériennes jusqu'aux 380. Inutile de te dire qu'il ne restait pas grand chose de leur première ligne, sauf leurs abris « maousse », mais dont la plupart

avaient les entrées bouleversées. C'est ce qui explique que la division qui attaquait dans notre secteur, sur un front de 1.200 mètres environ, n'a eu que trois morts pour cette première attaque.

Maintenant, c'est un peu plus dur, et nous nous préparons pour le prochain numéro qui, je crois, ne tardera guère. Les munitions sont déjà prêtes comme si l'on n'avait pas déjà tiré des centaines de milliers d'obus. Il y en a certains peints en vert que ces s... nous ont forcés à employer et qui produisent leur petit effet !

Bref, tout marche bien, d'autant mieux que les priscuniers ont l'air très déprimés et un de leurs officiers nous disait dernièrement qu'ils en avaient assez et que le manque d'hommes se faisait particulièrement sentir. Ils tiennent surtout par leur matériel, mais nous en avons maintenant à leur opposer.

Ce n'est pas l'avance foudroyante que certains auraient enviée : sur un front comme le nôtre, elle ne peut guère se produire, mais « poussée » est bien le mot qui convient. Il est certain que nos troupes, les coloniaux par exemple, qui attaquaient à notre droite auraient pu aller beaucoup plus loin dès le premier jour, mais on se serait retombé dans la même erreur que pour notre offensive de Champagne : une pointe extrêmement difficile à tenir. Il faut avancer tous, et tous ensemble.

Voilà, mon cher, les résultats de l'enquête de ton correspondant spécial qui a été dernièrement soufflé comme une vulgaire chandelle par une marmite qui ne respecte même pas la liberté de la presse.

Félix.

—◆—

CEUX DES AUTRES « BOITES »

Une nombreuse assistance accompagnait à sa dernière demeure, le vendredi 23 juin, le regretté M. Clavel, chef du service de vente au « Lyon Républicain ».

La rédaction, l'administration du journal, une délégation de l'Association des employés de la presse, une foule d'amis avaient tenu à donner

un dernier témoignage de sympathie et d'amitié à l'homme aimable, serviable et généreux qui vient de disparaître.

Puissent ces nombreux témoignages atténuer la douleur de sa veuve et de ses fils, auxquels nous présentons nos condoléances les plus sincères.

—o—
Charmetton, de la « Nouvelle » affecté à une compagnie de pontonniers, en attendant que les événements lui permettent de remplir effectivement ses fonctions, ravitaille les tranchées en rondins et matériaux divers.

—o—
 Dans l'espoir de voir venir bientôt la « classe » et la disparition du P. C. qu'il lit toujours avec intérêt, **Bottinelli** nous prie de transmettre ses amitiés à tous les amis.

—o—
 Assez éloigné du grand drame, dont seuls les échos parviennent jusqu'à lui, **Pintaparis** a peu de choses à nous apprendre ce mois, mais nous écrit quand même :

« Chaque jour de beau temps nous amène quelques bombes d'avions. Il y a même certains jours où il ne fait pas bon rester dehors, car on risque autant de la chute des éclats de 75 anti-aériens. Jeudi dernier, j'ai eu le plaisir de voir descendre proprement un « Fokker » par notre artillerie. Immense torche pendant sa chute, les bombes qu'il portait explosèrent au sol et on ne retrouva qu'un amas de ferraille et de chair brûlés. C'est un moment de grosse émotion. »

—o—
Durocher se trouve toujours peinarde comme téléphoniste au bureau du génie. A part les combats d'avions qui ont lieu journellement depuis le retour des beaux jours, son secteur était assez tranquille lors de l'envoi de sa carte accusant réception du P. C.

—o—
 Le G. V. C. **Grégoire** nous écrit de l'Isle-sur-le Doubs :

« Tous les vieux du Rhône non cultivateurs sont venus dans la zone des armées remplacer les cultivateurs qui, eux, ont réintégré l'intérieur

pour le bien de la culture et la diminution du prix des denrées — ça c'est de la blague — ils ne vont pas donner leur marchandise — Le suis donc venu échouer ici, joli pays. Le Doubs et le canal vont nous alimenter de poissons. Le service n'est pas trop dur. 6 heures sur 24, et le restant à la pêche. Les naturels sont assez aimables et les mastroquets qui foisonnent n'écorchent pas trop le grivier. »

QUELQUES NOUVELLES DES CIVILS

—o—
 Dans le courant de juillet, **M. David** a été transporté de l'hôpital St-Joseph à l'hôpital de la Croix-Rouge. Son état ne s'est pas amélioré et sa faiblesse n'est pas sans inquiéter sa famille.

LES FEUILLES DE GUERRE

—o—
 La 74^e division d'infanterie vient d'être dotée d'une feuille de guerre dont l'acte de naissance publié en première page résume tout le programme :

« En ce jour, 669^e de la nouvelle épopée. Par devant nous, poilus de la vaillante 74^e division ont comparu le sieur Bon-Vivant et la dame Franche-Gaieté, qui nous ont déclaré qu'en cette mémorable journée, à l'heure où l'esprit français ne perd jamais ses droits, était né un enfant de sexe inconnu qui a reçu le nom de « Rire aux Eclats ». « Il est le fils naturel et légitime de Sel Gaulois et de dame Joyeuse Fantaisie. L'Esprit et le Rire sont ses parrains ; la Folie, la Raison et la Satire, ses marraines. « Dame Anastasie, sage-femme, a assuré que l'enfant était né vivant et viable. »

—o—
 Pour éviter des frais d'affranchissement, nous prions nos **CAMARADES MOBILISES A LYON** de venir chercher le P.C. à leur service respectif.

CAUSONS UN PEU DE LYON

Cette année le 14 juillet a retrouvé un peu de son air de fête, mais d'une fête célébrée dans un enthousiasme patriotique grave et digne, car l'heure n'est pas à la joie et aux réjouissances populaires.

Cette journée fut consacrée à notre armée, à glorifier ceux qui combattent si vaillamment, à rappeler le souvenir de ceux qui sont morts héroïquement pour la patrie.

La fête c'était la revue des troupes de la garnison passée place Bellecour, en présence d'une foule innombrable venue pour acclamer nos soldats et saluer les héros qui devaient être décorés devant leurs frères d'armes.

Une revue à Bellecour ! C'était, jadis, un magnifique spectacle patriotique ; cette année, ce n'était pas seulement l'apparat militaire déchaînant les bravos et les applaudissements au passage de nos soldats. L'âme de la patrie frémissait vraiment dans l'enthousiasme de la foule, car ceux qu'elle acclamait étaient les défenseurs de la France, combattants d'hier, le bras orné de Brisques, ou combattants de demain, frères d'armes de ceux qui luttent héroïquement à Verdun, sur la Somme, dans les Vosges.



Le sucre faisant défaut, la municipalité a fait une démarche auprès des pouvoirs publics pour obtenir des approvisionnements suffisants en faveur de la ville de Lyon.

— Trois cents Espagnols ont traversé la gare Perrache, rapatriés d'Allemagne, où ils ne trouvaient plus à vivre.

— Une violente explosion s'est produite à l'usine Planche, à Venissieux. Un important bâtiment fut la proie des flammes qui s'apercevaient du centre de Lyon. Les dégâts sont élevés.

— Une coopérative ouvrière du jouet au capital de 50.000 fr. a été créée à Lyon dans le but de permettre aux soldats ayant travaillé à l'École Joffre de surmonter les difficultés rencontrées dans la pratique de leur métier.

— Le Conseil municipal, pour honorer la mémoire de deux illustres généraux ministres de la guerre, a décidé de donner le nom de Gallieni au pont du Midi sur le Rhône et de Kitchener au pont du Midi sur Saône.

— M. Herriot s'est rendu en Angleterre, où il lui a été demandé de faire une série de conférences sur « l'Effort économique des alliés ».

— Dans la nuit du 9 juillet, un violent orage a éclaté sur Lyon. La foudre est tombée en plusieurs endroits dans le quartier Bellecour. À l'hôpital Desgenettes, elle a provoqué un commencement d'incendie.

— Plusieurs convois de grands blessés allemands sont arrivés à Lyon où ils ont été conduits dans différentes ambulances en attendant leur rapatriement.

— Le général Meunier, ancien gouverneur militaire de Lyon, qui avait récemment donné sa démission pour raison de santé, est décédé à Paris.

— Un agent de la Sûreté a arrêté dans un clos un officier allemand qui s'était évadé le 2 juin du camp de St-Auzeau (Cantal).

— A la suite d'un nouvel arrêté du gouverneur militaire de Lyon, la fermeture des cafés a lieu à 10 heures du soir au lieu de 11 heures.

— Les cambriolages de villas continuent. Dans celle de M. Bouvard, route de Genas, 248, des malandrins ont visité les sept pièces et emporté pour 2.000 francs de bijoux.

— A l'intersection des rues Terme et Ste-Catherine, un tram et une auto conduite par un militaire, entrent en collision. L'auto est projetée contre une devanture, blessant une fillette qui passait.

— Une jeune dactylo de l'Exposition a été écroulée pour vol d'une somme de 8.553 francs.

— Un infirmier de l'hôpital Desgenettes, Ch. Palix, voulant descendre d'un tramway en mar-

che, glissa si malheureusement qu'il roula sous le buffalo qui lui passa sur le corps. Il succomba peu après.

— Un train de voyageurs venant de Lyon a été tamponné près le gare de St-Laurent-d'Agny par un train de marchandises. Le wattman a été gravement blessé et plusieurs voyageurs contusionnés.

— Un bébé de 5 ans, Marie Drevet, rue Villeroy, 5 tombe dans le vide du 5^e étage et meurt deux heures après.

— Un vieillard nommé Georgier a été trouvé asphyxié par le gaz dans son appartement, rue Boileau, 70.

PETITE CORRESPONDANCE

Warrier. — Il a été donné suite à votre demande. Après entente avec créancier exigeant, la note vous sera présentée sept ans et un jour après la fin des hostilités.

Jarniac. — Ta lettre mensuelle nous est bien parvenue. Mais après avoir parcourue des centaines de kilomètres et atteint son destinataire, elle s'est égarée dans le parcours du marbre à la machine de l'opérateur chargé de la composer.

Béruti — As-tu reçu le mandat de 10 fr. envoyé par le syndicat Ecris, place des Terreaux, 7.

LES ADRESSES DE NOS SOLDATS

REDACTION

Ducoin E., directeur services de l'intendance.
Cherbut, capitaine, 358^e inf., 23^e comp. Sect. 197.
Paysan, caporal, 14^e section C.O.A., troupeau de ravitaillement de la 129^e division Secteur 193.
Balmas, 84^e artill. lourde, secrétaire de l'officier d'approvisionnement, 5^e groupe de 155 long Sect. B. 24.
Boilache hôp. Ozanam, salle C., r. Créqui, 145, Lyon.

ADMINISTRATION

Rambaud, lieutenant de vaisseau, commandant en second le « Duguay-Trouin »
Odet, adjudant, 17^e infanterie, 6^e comp. Sect. 117.
Escoffier, mar.-logis, 54^e art. fort Vitriolerie, Lyon.
Marthoud, caporal, dépôt d'éclipsés. Secteur 185.
Bardin L., infirmier, train sanit. C. 2/31. Sect. 186.
Charvin, secrét. bur. hôpital Desgenettes, Lyon.
Fillion Louis, 1^{er} étranger, 5^e comp. Lyon.
Troillet, 6^e colonial, section H.R., Lyon-St-Irénée.

PUBLICITÉ

Jaboulet, maréchal-des-logis, 55^e artillerie, hôpital temporaire. Lit 206. Héricourt (Hte-Saône).
Marotte, maréchal-des-logis, poste demi-fixe n° 40, D. C. A. Secteur 92.
Margain, sergent, réserve station magasin, Lyon.
Auray, garde-voie. Poste 5, à Pompière (Doubs).
Amrein, 158^e inf., S. H. R., fort Lamothe, Lyon.

Bernard Jean, 11^e chasseurs alpins, 12^e compagnie 2^e escouade. St-Jean-de-Maurienne (Savoie).
Bourguignon, 14^e sect. E.M.R. Rhône-Central, Lyon.
Chapon, secrétaire du trésorier, 158^e infant., fort Lamothe, Lyon.
Dehuis, hôpital complém. n° 32, La Côte-St-André.
Robat, conducteur infirmier, 289 T. M., par B. C. M., Paris.

LINOTYPES

Tarraquois, adjudant 407^e prisonnier
 N° 15.805. **Marguin** Antoine. sergent-fourrier, 158^e, 6^e compagnie. 2^e bataill. Kriegsgefangenenlager Heuberg (Bez Konstanz), Baden (Allemagne).
 N° 15.476. **Simon** Antoine, brancardier, 2^e compagnie, 2^e bataillon, 3^e section, camp des prisonniers de guerre, Heuberg (Bez Konstanz), Baden. (Allemagne).
Chaumet, maréchal-des-logis-fourrier, 6^e artillerie campagne, 127^e batterie. Secteur 111.
Piaud, sergent, 109^e territorial, 1^{er} comp. Sect. 140.
Béruti, caporal, 4^e zouaves, 16^e comp., Sect. 131.
Bernard Joanny, 1^{er} mutilés. Galerie Daguerre. Hôpital St-Maurice (Seine).
Berthet, ouvrier arsenal, Lyon-Perrache.
Brunier, 14^e sect. infirmiers, fort Duchère, Lyon.
Chouzier, 112^e territorial, 5^e compag. Secteur 30.
Crétu, 158^e infanterie, 8^e compagnie. Secteur 130.

Chanal, 4^e génie, compagnie 8^e 13. Secteur 57.
Coudeyre, rue J.-C.-Tissot, 4, St-Etienne (Loire).
Callicot-Drevon, 2^e gr. aviation S.H.R., Bron (Rhône).
Gery, 36^e artillerie, 9^e batterie de 90. Secteur 100.
Peyrol, 107^e artill. lourde, 35^e batterie 6^e pièce, 10^e groupe, Secteur 20.

ROTATIVES

Grosso, Brigadier, usine Gillet, quai Serin, 9, Lyon.
Berland, 37^e artillerie, 49^e batterie Secteur 26.
Berthaud, 54^e artill., parc artillerie, Lyon-Mouche.
Bozon, 41^e infanterie, 30^e compagnie, caserne Michel, Lons-le-Saunier.
Chaize Victor, 12^e bat. chasseurs alpins (?).
Charreaux, 1^{er} bataillon colonial marocain, 4^e compagnie, Secteur 131.
Cornier, 99^e infanterie, 1^{re} compagnie, Secteur 115.
Fialon, 100^e territorial, 4^e compagnie, 4^e section, Secteur 104.
Faye, 230^e infanterie, 22^e compagnie, Secteur 175.
Grandjean, 31^e territorial, 20^e compagnie, Sect. 5.
Jarniac, cycliste, 299^e d'infanterie, 5^e bataillon, Secteur 195.
Karchor, 133^e infanterie, Belley (Ain).
Michallet, 134^e infant., 3^e batail. 9^e comp. Sect. 53.
Romans, 52^e infanterie, 2^e compagnie, Secteur 114.
Saraudy, 8^e sect. C.O.A., détachement St-Nicolas-les-Citeaux, par Nuits-St-Georges (Côte-d'Or).

CLICHERIE

Claraz, chez M. Gueyroux, 19, rue Danton, Toulouse (Haute-Garonne).
Ferrier, brigadier, usine Gillet, 9, quai Serin, Lyon.
Mallon, mobilisé arsenal, Lyon.
Morel, Etat-Major A. L. 31, Secteur 46.
Warnier, usine Goguet, aven. Duchesne, Romans.

DÉPARTS

Delafouilhouse M., brigadier, ambulance alpine n° 5, camp Zeitenlik, Sect. 502 A. Armée Orient.
Bouchez, sapeur, 55^e bataillon de chasseurs, section H. R. Secteur 76.
Cocard, 54^e artillerie, 64^e batterie, détaché à l'Inspection des Forges de Lyon.
Delafouilhouse E., 2^e bataillon de garde, 6^e colonial, Minimes Lyon

Oucret, 359^e inf., hôpit. 117 bis, Tournon (Ardèche).
Fournet, hôpital aux. 30, boul. des Belges, 31, Lyon.
Germain, 6^e colonial, 30^e compagnie, section C., Minimes, Lyon.
Martinand, 148^e infanterie, 4^e compagnie, Armée d'Orient, Secteur 509.
Verret, 112^e infanterie, 26^e compagnie, caserne Grignan, Toulon (Var).

BUREAU DE L'IMPRIMERIE

Perroud, officier d'administration de 1^{re} classe.

COMPOSITION

Labalme, caporal, 213^e infanterie, 17^e compagnie, Secteur 179.
Vallin, caporal, 22^e infanterie, 1^{re} compagnie mitrailleurs, Secteur 115.
Bardin P., 11^e bat. chasseurs alpins, 2^e compagnie, Secteur 192.
Berrod, brancardier, 159^e infanterie, 10^e compagnie, Secteur 47.
Bourdel, 299^e infanterie, 28^e compagnie, Vienne.
Breysse, 54^e artill., 65^e batt., fort Vitriolerie, Lyon.
Claissagne, mobilisé à l'Exposition, Lyon.
Constant, dépôt 158^e infanterie, détaché à l'usine matériel de guerre, Lyon-Exposition.
Frey, 1^{re} artillerie de montagne, 5^e batterie, Secteur 508, Armée d'Orient.
Meunier, 28^e chasseurs alpins, 11^e compagnie, 1^{re} section, Nyons (Drôme)
Peillod, 47^e artillerie, 42^e section munitions infanterie, Secteur 503, Armée d'Orient.
Sapin, 14^e escadron du train, 7^e compagnie, boulangerie alpine n° 1, Secteur 99.

MACHINES

Corne, adjudant-chef, 30^e dragons, Secteur 37.
Collonge, 36^e colonial, 20^e compagnie, Secteur 148.
Massa, 6^e artillerie à pied, 26^e batterie, Secteur 167.
Pellet, 99^e infant., 9^e batail., 33^e comp. Secteur 63.
Pernin, 96^e territorial, 3^e compagnie, Secteur 196.

PAPETERIE

Lacombe, mobilisé à Lyon.
Puges, 14^e escadron du train, mécanicien section auto, Part-Dieu, Lyon.